

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/3 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.3.63085

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Neville, »that British Policy was based on bluff and obfuscation, which suited Halifax more than his Ambassador, who preferred more clear cut tactics.« Er konnte oder wollte nicht »the complexities of the Foreign Office's policy of keeping Hitler guessing« meistern. Denn: »Pointless threats were a diplomatic tactic which Henderson had castigated throughout his Foreign Office career, especially as a result of his experience in the Chanak crisis.«

Peter Neville versucht, das Verhalten des Botschafters auf seinem letzten Posten mit dem auf seinen früheren zu rechtfertigen. Das ist eine Erklärung, die die Forschung bisher zu wenig berücksichtigt hatte. »This has distorted the view of his time in Berlin and his capacity of an orthodox diplomacy, both in terms of his relationship with the Foreign Office and his relationship with foreign leaders like King Alexander of Yugoslavie and Hermann Göring in Germany.« Der Vorwurf mag die anglo-amerikanische Historiographie treffen, die deutsche sicher nicht. Rudi Strauch hat schon Ende der fünfziger Jahre eine Studie über die Berliner Botschaft Hendersons vorgelegt, die – auf der Grundlage der zu diesem Zeitpunkt veröffentlichten Quellen – auch den Lebensweg des Botschafters nachzeichnet und in seine Interpretation einbezieht.

Insoweit bleibt die an der Open University (Walten Hall) entstandene Dissertation hinter der internationalen Forschung zurück. Sie erschließt zwar neue Quellen – die Nachlässe der Hauptbeteiligten wurden herangezogen –, kann aber den Verbleib Hendersons auf seinem Posten über den 15. März 1939 hinaus auch nicht erklären. »Why Henderson was not moved at this point is the major mystery of his career.« Schließlich sei Henderson »an exhausted and extremely sick man« gewesen, eine Tatsache, die Zeitgenossen und auch die Historiker nicht richtig anerkannt hätten. »But only the harshest critic could fail to feel some sympathy for this grievously sick man, left to flounder in Berlin in the advocacy of a policy which went against all his natural inclinations. And a man also who realized the wisdom of a move from Berlin and had been prepared by Halifax for such a move. Inexplicably, and with a degree of moral cowardice, Chamberlain and Halifax then left Henderson in Berlin.«

Der Premier und sein Außenminister tragen für Neville die Hauptschuld am Scheitern der Mission Hendersons. »The failure of his Mission was the failure of a policy of accommodation with a ruthless, totalitarian régime« bilanziert Neville, der gleichwohl eine »completely revisionist defence of Henderson« ausschließt, weil Sir Neville die Nationalsozialisten im allgemeinen und ihre Außenpolitik im besonderen falsch eingeschätzt hätte. Bei aller Kritik, dem Autor gelingen einige Retuschen am vorherrschenden Negativbild des Botschafters, der in Zukunft in einem besseren Licht zu sehen ist.

Claus W. SCHÄFER, Erlangen

David ALVAREZ, *Secret Messages: Codebreaking and American Diplomacy, 1930–1945*, Kansas (University Press) 2000, 292 p., 18 ill.

Écrit-on suffisamment l'histoire du renseignement (*Intelligence*)? En France, l'Association des Anciens des Services Spéciaux de la Défense Nationale encourage cette historiographie en distribuant des prix à ceux des élèves de l'École de Saint-Cyr-Coëtquidan qui lui consacrent leur mémoire de fin d'études. Aux États-Unis, M. Alvarez, professeur de sciences politiques à Saint Mary's College (Californie), et spécialiste du domaine<sup>1</sup> bénéficia d'un contrat de *scholar-in-residence* d'une année au Centre d'étude d'histoire de la cryptographie de la *National Security Agency*. Il a donc pu consulter la documentation interne du *Signal Intelligence Service* (SIS) installé durant la guerre à Harlington Hall non loin

1 David ALVAREZ, Robert A. GRAHAM, s.j., *Nothing sacred Nazi espionage 1939–1945*, London, Portland (Oregon) 1997 (Cass Series: Studies in Intelligence).

de Washington, et s'entretenir avec d'anciens agents qui lui ont raconté leurs souvenirs (p. IX–X; p. 280, relevé des *Oral Histories* utilisées). Par ailleurs, des décisions prises à partir de 1990 tant en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis, de rendre possible la consultation de documents auparavant tenus sous le boisseau ont complètement changé les conditions du travail dans ce domaine. En 1996 en particulier, la *National Security Agency* a versé aux Archives nationales américaines 1 300 000 pages de documents cryptographiques »déclassés« où Alvarez a pu faire les investigations nécessaires, tout en se fondant aussi sur d'autres sources: papiers de Roosevelt, de l'*Army Chief of Staff*, le général George Marshall etc.

Le projet est de décrire les efforts faits par l'Amérique entre 1930 et 1945 en vue d'intercepter et de déchiffrer les communications diplomatiques secrètes transmises par radio entre les gouvernements étrangers et leurs postes diplomatiques, l'auteur rappelant d'entrée de jeu la distinction qu'il faut absolument faire entre ces interceptions et celles de messages secrets des unités combattantes ennemies sur les théâtres d'opération (p. 1–2). L'électronique, pour les interceptions faites par des *stations* situées aux États-Unis et à l'extérieur (leur liste p. 112–114), puis la science cryptographique-mathématique, et enfin la connaissance des langues sont successivement mises en œuvre par les spécialistes.

Toutes les communications de tous les pays sont attaquées par les décrypteurs. Celles de Berlin, de Tokyo et de leurs alliés, mais aussi celles de la Grande-Bretagne et de l'URSS, de tous les neutres, des gouvernements européens en exil (mais les communications radio norvégiennes restèrent jusqu'au bout impénétrables), et celles de pays dont le lecteur n'aurait pas pensé spontanément qu'il fût capital de les écouter, comme l'Arabie saoudite ou l'Éthiopie (p. 181–182).

Nous ne suivrons pas l'auteur dans toutes ses démonstrations dont on prend connaissance en remarquant avec quel à-propos elles savent aller du détail à la synthèse d'ensemble et réciproquement, cela dans des questions où les dossiers prêtent facilement à confusion. La présentation est à la fois chronologique et analytique. Les chapitres 5 *Targets* et 6 *The Russian Problem* retiennent l'attention plus encore que les autres, *The Russian Problem* est d'un intérêt très considérable pour la connaissance des rapports entre les États-Unis et l'Union soviétique durant la période considérée.

Le septième et dernier chapitre »Une source généralement bien informée« (*A Usually Reliable Source*), est une tentative d'évaluation globale de l'activité du SIS. Quel fut l'impact sur la diplomatie américaine des 380 000 messages en 350 codes et vingt-cinq langues interceptés chaque mois de 1945 par exemple? L'Auteur fait l'inventaire des facteurs qui ont réduit la portée de cette masse d'interceptions. D'abord ce truisme que les interceptions exigent des émissions radio préalables. L'arrestation de Mussolini le 25 juillet 1943 fut le fait d'une poignée de personnes, qui n'envoyèrent assurément pas de message radio avant d'agir (p. 229–230). Ensuite intervient le fait que bien des codes résistèrent au travail de déchiffrement (p. 231). Dans le cas des avances japonaises en vue d'une paix négociée, les interceptions les plus réussies ne pouvaient révéler la politique de Tokyo puisqu'à force d'incertitude, d'hésitations et de confusion des esprits les Japonais »étaient en vérité incapable d'arrêter une politique« (p. 232). Un pourcentage trop élevé des interceptions porte sur des questions sans intérêt (*ibidem*). Le goût des exploits purement techniques a pesé trop lourd par rapport à une réflexion sur les priorités à observer dans les interceptions et déchiffrements (p. 233). Finalement, c'est à l'approche des grandes conférences multilatérales de Bretton Woods et de Dumbarton Oaks que les déchiffrements furent le plus utiles, en faisant connaître d'avance à la partie américaine les intentions de nombre des pays participants.

Autre obstacle à une saine utilisation des résultats acquis par le travail du SIS: les méthodes de travail très singulières de Roosevelt (p. 242–243). Le Président avait sur les questions diplomatiques plus de *mind* que d'*information* (p. 276, n. 27). Il faisait peu de cas des éléments de SIGINT (*Signal Intelligence*) qu'on lui soumettait et leur préférait ses procédures à

lui de collecte de l'information. D'où par exemple l'étonnante erreur d'appréciation de se plaindre en novembre 1943 d'être mal renseigné sur les affaires intérieures du Japon, alors même que *sigint coverage of Tokyo's diplomatic communications was practically total* (p. 243). Une prise en considération plus attentive des interceptions aurait pu éviter aussi la longue réticence de la Maison Blanche envers les *Free French*. Assurément compréhensible dans les premiers temps de la guerre, elle fut trop longtemps soutenue et engendra finalement une politique « obscure et illogique » (p. 190, 242), l'appréciation ne provient pas de Charles de Gaulle mais du *permanent undersecretary at the Foreign Office*, Sir Alexander Cadogan en personne. M. Alvarez conclut que toutes ces facteurs se conjuguèrent pour faire qu'au bout du compte le vaste travail du SIS n'eut qu'un faible impact sur la diplomatie américaine (p. 243).

Une ultime remarque. De par son objet même, *Secret Messages* met sans cesse au fait de situations et d'actions très étranges ou tout à fait inattendues, lire par exemple aux pages 165–166 le récit touchant du déchiffrement d'un code allemand. Ces conjonctures donnent à l'Auteur l'occasion d'exercer un humour dont on pourrait citer nombre d'exemples. Comme page 124 le récit du contrôle de sécurité fait au siège du SIS: il s'ensuivit *what must have been an unpleasant discussion* (!) écrit M. Alvarez en un très joli *understatement*, ou bien l'appréciation portée page 168 sur les techniques cryptographiques employées par les pays situés « au Sud du Rio-Grande » comme on dit aux États-Unis. Autre bonheur de plume, la définition inoubliable, à la fois amusante et terrifiante de vérité, de l'aptitude au service armé en temps de guerre que l'on rencontre page 116, lignes 36–37. Cette manière très *british* d'écrire permet de sourire de temps à autre en lisant *Secret Messages*. Elle tient à distance les risques d'emphase et de romanesque inhérents aux questions d'*Intelligence* et contribue par là au plein succès du livre<sup>2</sup>.

Pierre-François BURGER, Paris

Pierre BERTAUX, *Mémoires interrompus*, Asnières (PIA) 2000, 325 S.

Der französische Germanist Pierre Bertaux zählt zu den großen Vertretern seines Faches. Um so erstaunlicher wirkt die Tatsache, daß bisher nicht eine einzige Monographie über sein ebenso wechselvolles wie interessantes Leben erschienen ist. 14 Jahre nach seinem Tod veröffentlichte eine Gruppe ehemaliger Schüler Bertaux' im Jahre 2000 dessen unvollendet gebliebene Memoiren. Das Manuskript reicht von der Kindheit Bertaux' bis in die unmittelbare Nachkriegszeit und schildert dessen familiäre Herkunft und frühe Prägungen, seine Bekanntschaft mit großen Künstlern und Literaten sowie sein Verhältnis zu Deutschland. Nicht zuletzt wird in den Memoiren auch ein Signum von Bertaux' Lebensweg deutlich: der lebenslange Wechsel zwischen Politik und Wissenschaft. Dem biographischen Teil vorangestellt ist als langer Prolog ein Text Bertaux' über das Pyrenäendorf Lescun, wo er regelmäßig mit seinen Eltern die Ferien verbrachte und das ihm als »Schule des Lebens« diente. Als der Mann, der den größten Einfluß auf ihn ausübte, bezeichnet Bertaux den Lehrer des Dorfes, Auguste Manauthon, der dem Stadtkind Bertaux die Schönheit der Natur zeigte, mit ihm lange Wanderungen unternahm und ihn in die Geheimnisse der Gamsenjagd einweihte.

Es folgt der biographische Teil der Memoiren, der mit Bertaux' familiärer Herkunft und seiner Schulzeit beginnt. Die Wahl, Germanistik zu studieren, fiel Bertaux nicht schwer: sein Großonkel Félix Piquet hatte einen der ersten Germanistik-Lehrstühle in Frankreich

2 Sur l'apport d'un granum salis d'humour à l'écriture historique, voir John CLIVE, »Gibbon's Humor« (Not by Fact Alone. Essays on the Writing and Reading of History Alfred A. Knopf, New York 1989, p. 54–65, article repris de *Daedalus*, July 1976).